

## Les années glorieuses de la muséologie

Bergeron, Yves, *Musées et patrimoines au Québec. Genèse et fondements de la muséologie nord-américaine*. Paris, Les Éditions Hermann, 2019, 362 p. ISBN 9791037000927

Jean-Marc Blais

Volume 18, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072916ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072916ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Blais, J.-M. (2020). Les années glorieuses de la muséologie / Bergeron, Yves, *Musées et patrimoines au Québec. Genèse et fondements de la muséologie nord-américaine*. Paris, Les Éditions Hermann, 2019, 362 p. ISBN 9791037000927. *Rabaska*, 18, 262–265. <https://doi.org/10.7202/1072916ar>

## Les années glorieuses de la muséologie

JEAN-MARC BLAIS

Directeur général et vice-président

Musée canadien de l'histoire

L'ouvrage d'Yves Bergeron sera sans contredit une référence pour les muséologues au Québec et à l'étranger. Mieux comprendre notre champ de pratique dans une large vision de l'évolution de la muséologie comme discipline représente un défi bien relevé par *Musées et patrimoines au Québec*.

Personnellement, j'ai le grand privilège de contribuer à la muséologie québécoise et canadienne depuis plus de trente ans. Je suis arrivé au Musée canadien des civilisations (MCC, qui sera renommé Musée canadien de l'histoire en 2012) au moment de son ouverture au public en 1989, tout fraîchement diplômé du nouveau Programme de formation en muséologie de l'Université de Montréal et de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). Je peux fort bien m'identifier à ces deux grands repères que sont le MCC et le Programme de formation en muséologie dont parle Yves Bergeron. La lecture de son ouvrage m'a également rappelé mes nombreux échanges avec mes professeurs Jean Trudel et Laurier Lacroix, véritables pionniers de la muséologie québécoise, à qui je serai éternellement reconnaissant de leurs précieux enseignements. Je fais donc partie de ces premiers « professionnels » de la muséologie qui ont investi les institutions muséales canadiennes et québécoises à partir du début des années 1990. Nous étions tous motivés par le désir profond de changer et de moderniser des institutions, voire de participer à la création de nouveaux lieux d'interprétation du patrimoine. Une quasi-vocation !

L'auteur fait régulièrement référence à des gens qui ont marqué l'évolution de la muséologie québécoise et canadienne, dont mes anciens professeurs Jean Trudel de l'Université de Montréal, et Laurier Lacroix et Raymond Montpetit de l'UQÀM. J'en ajouterais quelques autres : Martin Segger et Joy Davis de l'Université de Victoria, Lynne Teather de l'Université de Toronto, ou Robert Janes, professeur, ancien directeur de musées et éditeur en chef émérite de la revue *Museum Management and Curatorship*. Ces muséologues, certains moins connus, ont tous marqué l'évolution des musées au Canada au cours des trente dernières années. En ce qui me concerne, je leur dois mon sens

critique aiguisé, ma capacité de façonner l'avenir des musées en empruntant non seulement aux traditions américaines et européennes, mais aussi des meilleures pratiques de communication, adaptées du secteur privé, et axées sur l'intérêt des publics. Je leur dois ce concept de fréquentation, que j'emploie si régulièrement, plutôt que de visite des musées – avec en sous-entendu cette notion d'une relation à long terme entretenue par des actions culturelles qui permettent au musée d'être un lieu de rencontre pour tous, sans égard aux niveaux d'instruction, de classe ou de passé culturel.

Dans son ouvrage, Yves Bergeron souligne à quel point les années 1990 ont été effervescentes au Québec, à l'instar de plusieurs autres pays dans le monde. En fait, cette décennie marquait concrètement les rêves que plusieurs avaient caressés au fil du temps depuis l'électrochoc d'Expo 67. Ce renouveau muséal s'accompagnait de grandes tensions dans le discours politique au Canada. La ratification de l'Accord de libre-échange canado-américain (ALÉ) en 1988, et de l'Accord de libre-échange nord-américain (ALÉNA) en 1992, ramènent à l'avant-plan de grandes questions existentielles, particulièrement au Canada anglais, sur ce qui nous distingue culturellement de notre voisin omniprésent. Des clauses de protection de la culture canadienne y sont même intégrées. Parallèlement, le Canada, sous l'impulsion du Québec, joue un rôle de premier plan dans les négociations menant, après des années de discussions, à l'adoption de la Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles de l'UNESCO. Comme le mentionne l'auteur, il y avait sans doute un désir de se dissocier du passé tout en exprimant des inquiétudes identitaires, mais il est devenu évident pour plusieurs que la culture devait être protégée dans la mise sur pied de ces grands ensembles économiques et politiques. Et les musées seront donc perçus comme des instruments de politiques d'affirmation culturelle, à la fois par les gouvernements du Canada et du Québec.

C'est dans cette frénésie que le projet du Musée canadien des civilisations (Mcc) est piloté par son éminent directeur, George F. MacDonald. La conception du Mcc est lancée au début des années 1980 et se veut une réponse « matérielle » du gouvernement du Canada au discours souverainiste ayant cours au Québec. La décision de construire le musée national à l'extérieur de la ville d'Ottawa, qui plus est au Québec, ne passe pas inaperçue. Avec une architecture grandiose inspirée par un concepteur métis et un projet muséographique moderne et inégalé jusqu'alors, le Mcc désire s'inscrire dans le discours identitaire en mettant en valeur, voire en spectacle, le patrimoine collectif de tous les Canadiens, y compris celui des Québécois !

Contrairement à ce qu'avance Yves Bergeron dans ce livre, les concepteurs du Musée canadien des civilisations s'inspirent peu des réflexions qui ont cours à la même époque au Québec autour du projet du Musée de la

civilisation. En retournant aux écrits de MacDonald, on note que ses maîtres à penser sont l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, le philosophe japonais Masuda et le gourou de la communication Marshall McLuhan. Il semble aussi que MacDonald ait été beaucoup plus influencé par l'arrivée des technologies de l'information, les médias de masse, l'universalité des attractions de culture populaire et le phénomène du divertissement comme source de recettes et de financement. Le musée est non seulement perçu comme un lieu de patrimoine, mais également comme une destination rivalisant avec des concurrents n'ayant cure des distinctions entre divertissement et éducation. Le résultat étonne, choque, voire est la source de débats passionnés sur la nature même du rôle du musée.

À l'instar du Musée de la civilisation à Québec, et du Musée canadien des civilisations à Ottawa-Gatineau, d'autres institutions voient le jour, dont le Musée Pointe-à-Callière, à Montréal. Ultimement, ces nouveaux musées ont recours à un subtil mélange de mission pédagogique et de divertissement (le célèbre terme « *edutainment* »). Cela nous renvoie également au bouquin marquant de Pines et Gilmore intitulé *The Experience Economy*, publié en 1998. On en revient presque au musée de Peale de 1816, comme le signale l'auteur, soit une association entre instruction et divertissement. Et la recette fait mouche, puisque dès l'ouverture de ces nouveaux musées au tournant des années 1990, les foules accourent en grand nombre. Les statistiques annuelles des cinq premiers exercices d'opération en témoignent : au Musée Pointe-à-Callière, on compte de 180 000 à 200 000 visiteurs ; au Musée canadien des civilisations, de 1,2 à 1,3 million de visiteurs ; et au Musée de la civilisation, plus de 750 000 visiteurs dès la première année.

Yves Bergeron traite des fondements de la muséologie nord-américaine en étudiant les pratiques au fil des siècles, les cinquante dernières années ayant été sans nul doute les plus actives. Tout comme lui, je constate que l'évolution de la médiation muséographique, pour emprunter un de ses jolis termes, est tributaire de la relation avec notre passé et notre avenir comme peuple. Les musées et l'identité culturelle vont de pair, ici comme ailleurs. Au Québec et au Canada, notre réflexion est influencée par nos inquiétudes et notre désir d'affirmation. Ailleurs, en Europe ou aux États-Unis par exemple, les musées reflètent davantage des identités avec un regard définissant le monde et la place que chacun y occupe. Malgré tout, peu importent les contextes culturels ou nationaux, la muséologie du divertissement et de l'éducation demeure une tendance lourde.

Ainsi, nous pourrions conclure que les fondements de la muséologie se marient avec notre conscience du patrimoine, qui se construit à l'instar des identités culturelles. Marius Barbeau, le premier anthropologue canadien-français au Musée national (ancêtre du Musée de l'histoire actuel), employait

le terme « folklore » plutôt que « patrimoine ». Il disait d'ailleurs en 1965 : « Le folklore (dont on ne connaissait pas le nom) se produisait de tous côtés dans la vie de mon père et dans ses relations familiales. » Si le patrimoine est vivant et évolutif, pourquoi donc avoir voulu ou vouloir s'en dissocier ? Cette question nous ramène à l'essentiel de l'ouvrage d'Yves Bergeron. Celui-ci se demande en effet « comment rendre compte de l'identité dans un musée national post-moderne et mondialisé ». Peut-être faudrait-il repartir de Barbeau et ne pas vouloir se détacher de notre passé. En fait, de tous nos passés. Montrer divers points de vue, diversifier nos collections, écouter nos commettants, appuyer la recherche et le savoir, susciter des dialogues – le cumul de ses approches permet aux musées de jouer pleinement leur rôle tout en demeurant crédibles et fiables. C'est bien là où réside le pouvoir d'attraction des musées, c'est-à-dire leur capacité de donner confiance, d'être une source authentique de connaissances, sans complaisance. La Salle de l'histoire canadienne, inaugurée en 2017 au Musée de l'histoire, en est un bel exemple. Tous les détracteurs du Musée prédisaient un échec lamentable à ce projet, puisqu'il semblait impossible de témoigner de la complexité de l'histoire du pays. Et pourtant, le pari semble avoir été relevé, puisque cette galerie de plus de 4 000 m<sup>2</sup> ne reçoit que des éloges, et les muséologues de partout viennent l'étudier afin d'en tirer des enseignements utiles.

L'enjeu principal soulevé par Yves Bergeron porte cependant à réfléchir à la pratique muséale actuelle. Celle-ci semble s'éparpiller et aller dans plusieurs directions, au risque de confondre les visiteurs, et de faire du musée un fourre-tout. Il y a un réel danger à se laisser influencer par les dernières modes ou à s'inscrire dans les causes sociales, espérant demeurer ainsi populaire et attrayant. C'est faire peu de cas du recul que requiert notre travail, visant à mettre en contexte des changements qui se produisent sur de longues périodes. Plus le musée est militant, plus il perd en crédibilité et en authenticité. Plus il revendique et emprunte les postulats de groupes aux nobles desseins, plus sa mission pédagogique sera altérée et sujette à la critique. Pour répondre simplement, je crois que les musées doivent demeurer fidèles à leur mission, à savoir être, d'une part, des lieux de mémoire, de savoir, de découverte, de réflexion, d'émerveillement, de délectation ; et, d'autre part, des gardiens de notre patrimoine collectif et des « raconteurs » de notre histoire (de nos histoires communes et particulières). Ce travail, nous le faisons afin de mieux nous comprendre les uns les autres, tout en tirant les leçons du passé pour interpréter le présent et envisager l'avenir.